

L'Affût III

Six rendez-vous

21/09/98

Lundi 21/9/98.

« Je pense à toi, je ne pense à rien, je ne veux pas qu'on me réveille », un bon petit Yacoub au petit déjeuner et c'est les larmes assurées.

Sale nuit malgré le Xanax, tiraillée entre rêve d'amour et hantise de la réalité.

Yeux fermés, elle m'aime ; yeux ouverts, elle me rit au nez.

L'amour n'est viable que partagé, dit-elle...

Ça tombe bien j'en ai trop...

– On va chez moi ?

– Non.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Non, je n'ai pas envie, c'est tout.

Cette scène et des dizaines de semblables dès que je relâche l'attention mais il y a pire. Il y a toujours pire. Elle peut aussi ne rien dire. Je peux aussi ne plus la revoir et j'ai peur.

Vendredi j'ai mangé un sandwich au fromage, samedi deux fourchettées d'un taboulé automatique qu'hier je me suis forcé à finir.

Je ne veux pas maintenant raconter la soirée de samedi. Je n'en veux pas comme d'un dernier souvenir. Je veux qu'elle se reproduise encore et encore.

J'ouvre les yeux et elle disparaît. Samedi, c'est alors je les fermes.

Enfin, un amour, aussi malheureux qu'il puisse être, est mille fois préférable au néant qui, ces dernières années, caractérisait mon existence.

Et puis une nouvelle chanson qui porte son nom alors que cela faisait des mois que je n'avais rien composé.

Le nouveau savon-douche que j'ai acheté (aux bois de santal des Indes) a une odeur qui rappelle celle des cabines de la piscine Deligny...

14 heures, encore trois avant que le couperet s'abatte, mais je resterai digne et fier.

14 heures, encore trois avant que le couperet s'abatte, mais je resterai digne et fier.

15h30, téléphone.

Je me dis c'est elle, elle appelle pour annuler.

C'est elle :

- Tu viens toujours tout à l'heure ?
- Mmm... Oui... Tu ne fais plus la gueule ?
- Quand est-ce que je faisais la gueule ?
- Quand tu m'as quitté, samedi.
- Ah ? Non, je devais être perdue dans mes pensées. Faut pas faire attention.

Comment puis-je m'imaginer qu'elle pense à moi quand elle est ailleurs, alors même qu'avec moi sa pensée est ailleurs ?

Ma chanson a une introduction enfantine, comme une ronde, une première partie de couplet en forme de question, une deuxième en forme de déclaration et un refrain joyeux en hymne à son prénom.

18 heures. Et bien il semblerait que je vais désormais avoir tout mon temps pour raconter cette histoire aussi brève qu'intense...

Elle arrive à ma table en compagnie de Jeanne et d'un autre habitué. Deux bises et basta. Elle doit se rendre à la librairie, je décide de l'y accompagner (prétexte à la con que je sers aux témoins : « Ah! tiens, ça me fait penser, justement, moi aussi, je pourrais m'acheter une gomme... »).

Elle ne veut pas venir chez moi.

Elle ne veut pas que je la raccompagne.

Elle me fait comprendre qu'elle ne me verrait pas mercredi, ni samedi.

Bref, elle me fait comprendre qu'on ne se verrait plus.

Soit.

Mais alors pourquoi m'avoir appelé pour confirmer ce rendez-vous ? Pour me dire ça ? Il lui suffisait d'annuler sous n'importe quel prétexte et de continuer sur sa lancée...

Le voisin secoue sa carquette et m'envoie un « Tranquille au soleil...! » (je suis sur ma chaise longue, à l'étage, derrière ma fenêtre ouverte). Le fait est que je suis tranquille et que je risque de le rester encore pour un petit bout de temps...

Ses seins menus à la taille de mes paumes, nos corps nus enlacés - elle n'avait gardé que sa culotte -, ses yeux, ses lèvres, sa voix... Merde!

Ma susceptibilité l'amuse et l'énerve, me dit-elle.

Ma susceptibilité t'emmerde !

Je ne suis pas vexé, non, juste désespéré.

Et moi qui rêvais qu'aujourd'hui encore je pourrai l'embrasser, qu'aujourd'hui encore nos mains se caresseraient... Je l'avais vue ici, dans mes bras. Je m'étais vu lui jouant "Sarah" que j'avais figolé toute la sainte journée.

Je voudrais être fier mais je suis fou de vous.

- On ne se sera pas beaucoup vu aujourd'hui, ose-t-elle...

La faute à qui ?!

Alors il faut tourner la page et tout recommencer et se lancer encore contre le mur de ceux qui ne veulent pas m'aimer, et souffrir, et rater, et subir les échecs puisque l'on s'en remet. (à déclamer).

Il me reste une Jeanne bourrée de préjugés (la drogue, l'âge et je ne sais quoi encore) ; ramassage assuré.

« L'amour est comme une fleur, écrit D.H. Lawrence, qui s'ouvre et puis se fane ». Que m'importe si seulement on me laissait le temps de la voir s'éclorer !

« L'amour est comme une fleur, écrit D.H. Lawrence, qui s'ouvre et puis se fane ». Que m'importe si seulement on me laissait le temps de la voir s'éclorre !

Je ne lui donnerai pas le plaisir de me voir souffrir (j'aurai dû retourner à l'Affût voir Jeanne...) et j'ai quelques souvenirs qu'elle aura du mal à récupérer...

Et puis je peux séduire; c'est elle-même qui l'a dit : je ne drague pas, je séduis.

Aller, jamais deux sans trois. La première fois ce fut non (Chantal), la deuxième un oui bref. Qui sait ? Il faut chercher encore.

Au moins Ariane ira-t-elle peut-être mieux de me voir aussi mal.

Sarah s'était blottie contre moi, la tête dans le creux de mon épaule. Elle avait pris mon côté dans le lit (j'ai gardé l'autre depuis)... N'était-ce que les effets du vin ?

Tout cela est logique sinon normal. Elle a peur cette petite. Elle n'a jamais fait l'amour (et moi si peu...) et j'ai l'âge d'être son père. Au moins n'aurai-je pas la culpabilité de l'avoir traumatisée.

Interdiction d'aimer.

Insister encore ? Réclamer ? Quémander ?
J'en crève d'envie.

21 heures. Elle vient d'appeler. Ça va mieux.
C'est quand même fou la vitesse à laquelle je peux me monter le bourrichon...!

Ça va mieux mais je ne sais absolument pas quand je pourrais la revoir ; peut-être pas avant une semaine...!
Enfin, je suis sensé être quelqu'un de patient - c'est, du moins, un des rares traits que je me sois toujours accordé -, c'est le moment de le prouver.

- J'aimerais pouvoir te faire confiance.
- Je ne crois pas à la confiance.
- Ce n'est pas ce que tu disais samedi.
- Je n'ai jamais dit ça. J'ai parlé de respect.

C'est agaçant tous ces gens qui ont de la mémoire...

Mardi 22/9/98.

Mercredi elle doit faire sa philo et, dès vendredi, se rendre à Lille pour les 18 ans de sa sœur.

Moi, je me la prends et je me la cogne contre le piano en attendant...

20 heures. Finalement, elle décide de venir demain faire sa philo chez moi (je maîtrise parfaitement la situation).
« Tu m'aideras, dit-elle »... Ça promet...

Ce n'est plus elle qui se rend chez sa sœur mais sa sœur qui vient à elle. Le résultat est le même : je ne pourrai pas la voir.

Il est presque dommage d'avoir été de si bonne humeur aujourd'hui. Il est rare, en effet, que ce genre d'état se maintienne plus de 24 heures.

La pression se tasse un peu. La peur desserre légèrement son étreinte.

Le pire est toujours certain mais de s'y attendre ne change rien sinon de gâcher l'attente.

Mercredi 23/9/98.

J'ai encore envie de parler d'elle mais, à part quelques couches

Mercredi 23/9/98.

J'ai encore envie de parler d'elle mais, à part quelques couches supplémentaires de niaiseries amoureuses, je ne vois plus trop quoi raconter.

Sylvain, que j'ai vu hier, et Antoine, qui vient d'appeler, sont tout heureux pour moi...

D'ailleurs, depuis quelques temps, je comprends beaucoup mieux Antoine et sa Fidji, si chiante pour les autres, si craquante pour lui.

Ne serait-ce pas le lot de tout miel en public que d'être un gros con dans l'intimité (je ne sais pas si c'est très gentil pour moi, ça...) ?

Grand ménage aujourd'hui, toujours bon contre l'angoisse, en attendant la suite des événements.

15h50, l'heure approche. La tension monte. Peut-être un peu moins que ces derniers jours mais elle monte...

Je ne vais quand même pas prendre un Xanax. C'est idiot de s'angoisser comme ça.

19h45. Cette froideur revendiquée, cette rétention des sens...

Ce fut un 5 à 7 philo/légers bécotages. Ses seins lui faisaient mal à cause des règles. La philo était sur Marx. Je crois que j'ai pu l'aider un peu.

Elle feuillette son agenda pour m'annoncer qu'elle aurait trois week-ends (samedi en fait) d'octobre à consacrer. Puis de préciser aussitôt « si on est toujours ensemble... »

Dans la voiture, au retour - toujours un passage difficile -, je lui caresse la main sans qu'elle réagisse.

- Tu en a marre de me tripotages ?

- Non, je m'en fous.

Corde raide.

Je ne sais pas encore si je vais m'envoler ou m'écraser mais la falaise était haute, déjà, et j'y suis arrivé. D'ailleurs, n'est-ce pas cette fragilité même qui fait qu'enfin je sois en vie ?

Un moment, allongée sur moi, après avoir passé un hors-temps doux dans mon cou, elle s'assoit à califourchon et me demande « Tu ne m'aimes toujours pas ? »

Je ne connais pas la bonne réponse, celle qui ferait qu'elle se mette à m'aimer, elle. Elle s'y refuse tellement. Je ne sais quelles conséquences, quelles craintes la réfrènent. « Je ne veux faire l'amour qu'avec quelqu'un que j'aimerai vraiment et je n'ai encore jamais aimé personne »

Vlan.

Je crains parfois qu'elle parle et qu'on lui fasse changer d'avis, lui fasse peur...

Je ne la reverrais pas avant la semaine prochaine. Peut-être même pas. Peut-être même plus, tiens...

Il suffirait d'un signe, d'un geste de sa part, d'un mot, d'un élan sincère pour que l'amour m'embarque. Mais je reste à quai pour l'instant, me contente de barboter en attendant des vents un peu plus favorables.

Demain, Affût. Il me faut lâcher du lest, décompresser, changer d'horizon. Jeanne y sera peut-être...

Ariane, à qui je parlais pratiquement chaque soir, ne m'a pas appelé depuis plus de dix jours.

Un rude climat s'installe... Drôle de période...

Ce qui aurait tendance à me rassurer si j'étais rassurable, c'est

Un rude climat s'installe... Drôle de période...

Ce qui aurait tendance à me rassurer, si j'étais rassurable, c'est qu'elle considère que nous sommes ensemble, que je suis son mec actuel. D'ailleurs, d'une façon générale, je me trouve assez actuel, comme mec.

Je relis mes carnets de 89; c'est fou comme je change peu !...

De relire ce journal d'il y a dix ans et qui, entre autres poupées russes, raconte mes quinze ans... D'avoir perdu tout ça, ce passé, de ne plus jamais revivre ces amours si fortes et auxquelles je me donnais sans restrictions aucunes...

Je ne sais pas. Je n'ose plus. J'ai peur de me livrer maintenant. Ou alors c'est en face, une réserve qui n'existait pas. Les deux, sûrement. Mais je ne sens pas d'amour, juste du jeu, de la méfiance, une poltronnerie, une phobie des reliefs sentimentaux...

Comme s'il fallait doser ses sentiments, comme s'il fallait mesurer l'amour, le don de soi, comme s'il fallait oublier, nier le fait que demain tout ça sera fini et que l'on aura rien fait, rien vécu, par couardise, par fierté débile!

Je ne veux pas crâner. Je ne veux pas être fier. Je veux me laisser emporter par l'amour, la passion, la vie...

Mais y a pu d'romantisme ma bonne dame, y a pu qu'des carriéristes, des commerciaux, des vie-petits, des aime-petits, des pond-petits, des crève-petits !...

Mes émotions sont tellement exacerbées que j'arrive même à verser quelques larmes malgré les médicaments (« Je déteste voir un homme pleurer, m'a dit cette petite conne »).

Je ne me nourris plus que de café et de machins pour dormir.

Dès que nous sommes arrivés chez moi, hier, après s'être longuement embrassés (interdiction hors de ces murs), elle a laissé ses Kicker's au bas des escaliers avant de monter s'installer à l'étage. Ce n'est que la troisième fois qu'elle vient et déjà une sorte de possession des lieux, de rite de confort, d'aisance et, oui, osons le dire, d'une certaine forme de confiance dont je lui suis très reconnaissant.

Je n'écris pas assez. Il faudrait passer tout ce temps sans elle à hanter ces pages de sa présence.

Ne pourrais-tu pas profiter de la venue de ta sœur pour lui demander de te refaire des petites tresses afin que l'on puisse rejouer avec, les chats et moi ?

Elle n'a plus peur des chats. Du moins de ceux d'ici.

15h30, Affût. La journée s'est, jusqu'ici, déroulée comme prévue : courses en fin de matinée, deux heures de révision pour la répétition de demain, et puis ici où il n'y a personne de connu.

J'avais aussi l'intention de me rendre à la bibliothèque mais mon journal de 89 m'a donné envie de relire "Siloé" de Gadenne avant, éventuellement, de le prêter à Sarah.

Cela fait exactement deux semaines que Sarah est venue me voir à cette table. Et je ne l'ai revue que quatre fois depuis, dont deux seulement ont dépassé l'affinité.

C'est peu.

C'est énorme.

Je ne sais pas quand je la retrouverai mais je me sereinise lentement, d'autant que le programme des trois prochaines soirées devrait m'aider à faire passer la pilule : "X Files" ce soir, début un peu frugal mais Antoine demain qui, j'espère, me donnera un avis de connaisseur sur cette aventure, et fête chez le bassiste, samedi, où je vais pouvoir me défoncer comme un malade en observant mes nouveaux rapports avec Ariane.

Antoine demain qui, j'espère, me donnera un avis de connaisseur sur cette aventure, et fête chez le bassiste, samedi, où je vais pouvoir me défoncer comme un malade en observant mes nouveaux rapports avec Ariane. Quand à dimanche, j'espère être assez naze pour n'avoir pas à trop m'inquiéter.

A la table d'à côté, trois demoiselles dont une exquisément charlottienne : jean's délavés sur de longues jambes et t-shirt tendu par ses seins menus...

Un demi-demi et je suis bourré : miracle des médicaments.

Je ne sais pas s'il faut l'appeler ce soir...

Laisser un peu de temps, la laisser venir...

D'un autre côté, depuis quinze jours, c'est toujours elle qui m'a téléphoné. Je ne l'ai fait, moi, qu'une seule fois et ne pourrai recommencer d'ici dimanche...

Elle était moins que tiède, hier, en me quittant...

Et puis je vais assez bien; cela risque de me gâcher la soirée...

Ou de me redonner de l'allant pour les trois jours à venir.

Sans même parler du fait que ça ma fera quelque chose à écrire...

C'est le premier soir où elle s'est livrée que j'aurais pu aller très loin. Elle voulait rester, passer la nuit à mes côtés et je l'ai ramenée. Trop tôt, beaucoup trop tôt mais j'étais au bout de ma fatigue et le désir plus que fragile.

Il ne doit pas être loin de 18 heures; les secrétaires arrivent et je n'ai pas vu Jeanne. Dommage, cela m'aurait changé les idées.

20h30. Il y a toujours un moment où cela ne va plus quand je l'ai au téléphone, toujours un moment où elle semble prendre la mouche.

Je ne sais plus exactement auquel de ses "J'm'en fous" je lui répond que j'ai le sentiment qu'elle se réfugie derrière une attitude hautaine et dédaigneuse...

- Je ne me réfugie pas. Je suis peut-être hautaine et dédaigneuse naturellement...

- Je ne crois pas. Je pense que c'est une protection...

Je résume. Ma tirade est plus longue, plus professorale sûrement, dans laquelle je case un malheureux « Mais réfléchis! »...

Ça ne loupe pas :

- J'aime bien quand tu me parles comme à une conne.

- Mais je ne te parle pas du tout comme à une conne!

- Bon. Allez, au revoir.

Ça a faillit s'arrêter là et j'ai faillis regretter mon appel. Je lui ai dis au revoir. Elle n'a pas raccroché. Un temps. Puis elle m'a demandé pourquoi j'avais l'air en colère tout à coup... Et puis ça s'est radoucit, un peu. C'est redevenu plus tendre, un peu. Pas beaucoup, pas assez. Elle joue, teste son pouvoir. Jamais d'affirmation, jamais de déclaration. Et moi j'en fais trop pour compenser. C'est toujours « Je ne sais pas », « On verra », « Je m'en fous » ou pire : « Je suis assez grande pour me faire des compliments toute seule... »

Enfin « Lundi, on ira chez toi. Tu me joueras ma chanson ».

Quelle attitude adopter ?

Au jeu de la fierté, je serai battu à plates coutures et elle me lâchera immédiatement.

Au jeu de l'humilité, de l'amoureux transi, c'est son mépris que je récolte et une fin identique.

« Tu ne sais pas sur quel pied danser, savoure-t-elle... »

Il faudrait être fin, perspicace, et je suis plutôt lourd...

Je n'ai mangé qu'un petit pain au chocolat aujourd'hui. Et encore, j'ai du me forcer. Mais j'ai bu une bière aussi; c'est nourrissant la bière.

Ne pas oublier de réclamer du Xanax à la Dame. Ce ne sera pas du luxe.

Ce n'est pas ça.

Je ne sais pas si ça peut le devenir mais, pour l'instant, ce n'est pas ça.

Ce n'est pas ça.

Je ne sais pas si ça peut le devenir mais, pour l'instant, ce n'est pas ça.

Je lui parle de "Siloé", un des plus beaux romans d'amour que je connaisse, lui dis que je le relis pour vérifier si je le trouve toujours aussi bien avant de lui prêter. « Ce n'est pas la peine. Je ne le lirais pas. ça ne m'intéresse pas »

Je ne peux la juger sur ce qu'elle veut montrer, mais me laissera-t-elle le loisir de connaître autre chose ?

Suis-je vraiment le seul de nous deux à s'attacher à cette histoire ?

Peut-être qu'un peu de froideur, juste un peu de froideur, un peu moins de bisous, de fais-bécots-marraine...

Si je peux, si je tiens, résiste, ce qui m'étonnerait fort.

Fin et perspicace, je ne saurais être.

Léger peut-être... ? Tentons de tâter de la légèreté...

Non. Laisse tomber la légèreté.

Vendredi 25/9/98.

9h30. Troublé n'est pas le mot. Je suis bouleversé, totalement bouleversé.

Cette histoire a du moins le mérite concret de m'avoir fait perdre six kilos en quinze jours.

« Se laisser aller à l'amour plutôt qu'essayer de plaire, dit la Dame ». Pas con... Je n'y avais pas pensé...

Elle parle aussi de la différence qu'il y aurait entre "déplaire" et "ne pas plaire"...

On peut ne pas plaire sans pour autant déplaire.

On peut ne pas faire d'efforts pour plaire sans pour autant déplaire...

En fait, je ne m'autorise à l'aimer vraiment que lorsqu'elle n'est pas à mes cotés. Mais cela n'a-t-il pas été toujours le cas de mes amours ?

Dimanche 27/9/97.

- On va chez moi ?

- Non.

- Tu ne veux plus venir chez moi ?

- Non.

- C'est fini ?

- Oui.

Hormis ce genre de scène qui me hante dès que j'aborde un plus tard, ça va assez bien...

Passé la soirée d'hier à une fête chez le bassiste, a discuter du pays avec une Peggy grecque venue étudier à Paris.

Rentré vers sept heures et réveillé quatre heures plus tard avec un nouveau refrain qui lui ressemble beaucoup plus.

Je n'ai pris le stylo que pour retarder d'une façon ou d'une autre (après je me roulerai, puis fumerai une cigarette) l'appel que je veux lui donner.

L'amour me rend poltron, c'est infernal!

Je suis tellement sur les nerfs que certains, hier soir, étaient persuadés que j'étais bourré d'amphétamines. Et sans boire une goutte d'alcool; imagine...!

19h50. Toujours ce léger malaise au bout du fil. Toujours cette impression qu'elle me traite comme n'importe lequel de ses copains, qu'elle est pressée d'oublier. Pas comme n'importe lequel de ses

19h50. Toujours ce léger malaise au bout du fil. Toujours cette impression qu'elle me traite comme n'importe lequel de ses copains, qu'elle est pressée d'abrèger. Pas comme n'importe lequel de ses copains, donc, puisqu'elle « passe des heures au téléphone » avec certains...

- Au revoir
- Je te fais plein de bisous...
- Moi aussi, je te fais un gros bisou.

Un gros bisou... Je ne trouve pas ça très franc du collier, moi, un gros bisou... On dit ça à une copine, à son petit frère, à sa grand-mère...

A moi, il faut dire que tu m'aimes, que tu as très envie de me voir, que je te manque atrocement...

Je n'ai pas du tout l'impression de lui manquer atrocement...

Je lui parle de mon nouveau refrain...

- Ouais... Faudra que tu me le joues un des ces jours... Je ne sais pas quand.
- Demain ? Tu as dit que tu viendrais chez moi pour l'écouter.
- J'ai dit ça ?
- Oui.
- Bon, ben demain alors, mais je n'aurais pas beaucoup de temps. Je devrai repartir tôt, enfin, comme d'habitude... (sic! Quelle habitude... ?) J'ai interro d'anglais le lendemain et il faut que je révise.

Au moins ne m'a-t-elle pas encore dit que c'était fini. Un peu de droit au rêve m'est encore octroyé.

Il me semble qu'elle a fait un smack avant de raccrocher, ce qui relèverait sensiblement son "gros bisou" mais je ne suis sûr de rien.

Hormis la première fois, c'est toujours elle qui répond au téléphone. Pourtant il y a du monde autour. J'entends son père, sa mère, ses petits frères, mais c'est toujours elle qui répond et qui me dit attends, je change d'appareil - discussions, éclats de voix, décrochage, allô ? Papa tu peux raccrocher s'il te plaît ? Allô ?

Je n'ose croire que c'est parce qu'elle attend mes appels, non. Plutôt que lorsque le téléphone sonne c'est presque systématiquement pour elle, c'est tout.

«Il ne faut se donner qu'aux choses auxquelles on ne croit pas trop... », où Gadenne rejoint Warhol.

Un poète se serait appelé Simonide d'Amorgos, du nom de l'île où je vivrais un jour...

Lundi 28/9/98.

10 heures, encore sept avant de pouvoir m'enivrer de ses fragrances.

J'aurai besoin d'être un peu conforté dans cet amour, arrêter de m'attendre à ce qu'il disparaisse d'une minute à l'autre...

Faut que je me calme.

J'ai fait la vaisselle, rangé tous mes papiers, reclassé toute ma bibliothèque, révisé tous mes morceaux, me suis rasé, ai pris une douche, coupé les ongles, rangé mon linge et il n'est que 14h30...

Faut que je me calme.

16h55. Va-t-elle seulement venir ?

19h45. Je viens de la raccompagner chez elle.

Extrait 1 :

- J'en ai marre.
- De quoi ?
- J'en ai marre des mecs, en général. J'aimerais bien être

- J'en ai marre.

- De quoi ?

- J'en ai marre des mecs, en général. J'aimerais bien être seule, avoir du temps pour moi, m'occuper de moi. Tout le temps que je passe avec un mec est du temps perdu pour moi...

ça fait toujours plaisir...

Extrait 2 :

- On se voit mercredi ?

- Non.

Voilà, mis à part ces deux points quelque peu litigieux, ce fut un 5 à 7 1/2 (j'ai réussi à grappiller une demi-heure supplémentaire en cassant du sucre sur le dos de la famille) particulièrement délicieux. Câlin, parlote sereine (merci Xanax) et elle a beaucoup apprécié sa chanson.

Ce fut d'autant plus agréable pour moi que je lui ai balancé en pleine gueule tout l'amour que j'avais sur le cœur.

Je ne sais pas ce qu'elle en fera et si même elle compte en faire quoique ce soit...

Egocentrique, me juge-t-elle.

- Je pourrai avoir une photo de toi ?

- Non.

- En prendre, alors ?...

- Non. Ou alors nue et en noir et blanc...

- C'est vrai ?

- Je ne sais pas, on verra...

Ce qu'il me faudrait, c'est un appareil photo...

23 heures. C'était si doux ce soir, si enivrant...

Je mordillais ta peau et tu m'as demandé si je voulais te manger partout et je t'ai dit que je voudrais du temps, qu'il n'y ait pas d'heure où te ramener...

Et que je m'éveille à tes cotés mais ça, je me suis contenté de le penser.

Tu me tournais le dos quand tu t'es redressée, que tu t'es mise à genoux et que je t'ai enlacée comme au premier soir, mes mains sous ton pull, tes seins dans mes paumes, ton corps qui se cambre et tes lèvres qui attendent...

Je pense que tu es plus grande que moi et que je vais être obligé de garder les mêmes chaussures.

Je pense à la fossette au coin droit de ta bouche et à ton grain de beauté près de l'œil, sur l'arête du nez, ton tout petit nez.

L'amour rend con, dis-tu. Pas plus que l'alcool je pense, pas plus que beaucoup de drogues. Une connerie envoûtante et qui va au plus simple, au plus pur, aux sens nus.

Tu m'as demandé si j'avais mentionné ton âge à R.J....

No comment.

Depuis le premier soir je n'ai plus eu ta peau, seulement celle de ton cou, de ton front, de tes joues, de tes mains et de tes poignets, tes mains aux doigts si longs et tes poignets si fins... Mon pouce a caressé tes lèvres et ta langue s'y est attardée...

Je pense à tout ça. Je revis tout ça mais avec une lancinante douleur au ventre que je n'avais alors.

Quand aurons-nous cette nuit ?...

Je crois que mon désir t'attire un peu.

J'ose même croire que tu me désires un peu.

Rien ne presse. Je voudrais connaître chaque détail de ton long corps avant d'aller plus loin.

Toujours ce journal de 89 qui raconte mes débuts avec Ariane et se souvient d'autres débuts dix, quinze ans plus tôt, Marie, Valérie, Donia... Je ne change pas tant que ça pour ce qui est de mon inaptitudes

Toujours ce journal de 89 qui raconte mes débuts avec Ariane et se souvient d'autres débuts dix, quinze ans plus tôt, Marie, Valérie, Donia... Je ne change pas tant que ça pour ce qui est de mon inaptitudes sentimentale. J'aime de la même façon, depuis toujours, et l'expérience n'y modifie strictement rien.

Mardi 29/9/98.

Il est vrai qu'en suivant les conseils de la Dame, en aimant sans se soucier de plaire, les choses deviennent nettement plus agréables.

13h30, Paris. Je n'ose pas compter les années passées depuis que je n'étais pas tombé amoureux comme ça...
La chute va être terrible!

23 heures. Je n'ai pas appelé Sarah, n'en ai pas ressenti le besoin. La principale raison étant que le bassiste est arrivé à la répétition en m'annonçant « Tiens, j'ai le numéro de téléphone de Peggy-la-Grecque pour toi... ». Changement d'idées. Cela devrait m'aider à prendre du recul, à pouvoir m'investir dans quelque chose auquel je ne tiens pas vraiment, percevoir la situation sous un autre angle.

La question est : ai-je vraiment envie de prendre du recul, de changer d'optique ? Ai-je envie de me mentir, de jouer les hypocrites avec Sarah, de faire semblant de chercher ailleurs ?

Sans même parler du fait que cette grecque, fort sympathique au demeurant, n'a rien, mais alors vraiment rien de comparable à Sarah. L'unique attrait de la manœuvre résiderait dans le fait qu'en m'éloignant psychiquement de cette dernière, son intérêt pour moi pourrait en être attisé...

En théorie... Rien n'est moins sûr.

Mercredi 30/9/98.

11h30. Aucun message de Sarah. J'espérais un petit mot, un léger revirement... Tant pis.

Je ne me souviens absolument pas de la gueule de cette Peggy.
De grands yeux noirs, me rappelle le bassiste.
Je ne me souviens que de ses lunettes. Et de son cul quand elle s'est levée. C'est même la vision de celui-ci qui m'a coupé toute envie de lui demander ses coordonnées. Un cul bas, large, gros, gras et plat.
Le reste, je ne m'en souviens pas.

Or donc, ne lâchons pas la proie pour l'ombre.
Certes, je vais quand même l'appeler - autant profiter du fait que je vais bien pour me faire quelques relations - mais c'est tout. Aucunement l'intention de draguer une fille au cul bas, large, gros, gras et plat. Mais j'ai tout intérêt, par contre, à cultiver des relations avec une habitante d'un pays que j'adore (ce genre de cynisme-là, en général, ne me réussit pas trop...).

13 heures. Peggy à une jolie voix et un charmant accent. Elle vient de se trouver un studio à Paris, Place des fêtes, et ne sais pas si l'on pourra se voir demain car son frère doit venir l'aider à déménager. Elle promet de me rappeler ce soir.

20h30. Bossé toute la journée sur l'arrangement de "Sarah". Je crois que c'est pas mal, simple mais pas mal. Même si j'ai parfois l'impression que mon style s'approche de celui de, j'ai oublié son nom, celui qui a fait Manuréva... Ce n'est pas vraiment ce que je pouvais souhaiter de mieux...

Peggy rappelle.

Son frère, elle doit aller le chercher à l'aéroport.

« Installes-toi tranquillement, je lui dis, tu me re-contacteras quand tu te seras posée; je compte sur toi, à bientôt... »

C'est fou comme j'assume dès que j'en n'ai rien à branler...!

tu te seras posée; je compte sur toi, à bientôt... »
C'est fou comme j'assure dès que j'en n'ai rien à branler...!

Quand à Sarah, je ne l'ai pas contactée. Elle non plus. Pas grave. Faut pas trop charger dans la même journée.

Et pourquoi n'appelle-t-elle pas, d'abord! ?

Jeudi 1/10/98.

Malade toute la journée, froid, migraine, annulé la répétition.
On ira mieux demain, il le faut. Même s'il n'y a pas de demain, même si demain est le pire des demain, même si, dès ce soir, elle m'annonce que demain c'est la fin.

20 heures. Je n'étais encore jamais resté aussi longtemps (20 minutes) au téléphone avec Sarah. « J'ai envie que tu me parles, dit-elle... ». Il semble - mais je dois me tromper - que cela prend peu à peu...

- Bon, et bien peut-être à samedi ?...
- ...
- ...
- C'est ça... Peut-être à samedi...
- ...
- ...
- Bon. A samedi. Sinon tu ne vas encore pas dormir de la nuit...

Négatif :

« Je me suis fait engueuler en rentrant, lundi. Il ne faut plus que je vienne chez toi après les cours, me gifle-t-elle... »

Positif :

Elle va essayer de se faire dispenser de gymnastique. Cela ne me concerne pas directement mais sait-on jamais...
Elle avait appelé, mardi soir, mais « ne laisse jamais de message ».

Elle voudrait que je (sic) fasse des paroles sur sa chanson... Remarques, ça m'occupera...

Vendredi 2/10/98.

Soir. Petite note de bonheur en arrivant chez moi : un message de Sarah sur le répondeur. Pour rien. Juste me laisser un message sur le répondeur. Cela me fait très plaisir et (aller, je me lance) vivement demain!

Samedi 3/10/98.

Nuit de merde. Je ne sais pas. J'étais de bonne humeur (message de Sarah), fatigué d'une longue journée, je pensais m'endormir rapidement et à cinq heures j'y étais encore... C'est agaçant.

Un peu de ménage. J'attends qu'elle m'appelle. J'espère que tout se passera bien et que nous nous aimerons comme des fous capiteux.

16h25. Ça y est, cette fois c'est fini.

Elle m'avait donné rendez-vous vers 16 heures à la bibliothèque.
Avant, j'en avais profité pour terminer sa chanson, les paroles, l'enregistrement...

Elle arrive à 16h10, avec son petit frère.

Deux bises.

Elle monte l'accompagner à une réunion de mouflets, redescend cinq minutes plus tard.

- C'est ton frère ?
- Oui. On doit rentrer par le bus de 17 heures.
- Qui ça, on ... ?

- C'est ton frère ?
- Oui. On doit rentrer par le bus de 17 heures.
- Qui ça, on ... ?
- Lui... et moi...
- Et moi ?
- Quoi, toi ?
- On ne devait pas se voir aujourd'hui ?
- Je n'ai plus envie de sortir avec toi.
- Ok.

Je suis parti. Je suis rentré. Je vais pleurer.

Forcément puisque je commençais à me rassurer.

Sur l'ordinateur, je renomme sa chanson "Sahara". C'est petit, je sais.

Les raisons ? Je ne veux pas les chercher.

Elle s'est fabriqué un petit souvenir. C'est tout.

Et moi aussi mais, étant plus vieux, il m'apparaît un peu plus juste aux entournures...

Enfin, quand même : quelle déconvenue !

Et dire que j'avais osé imaginer la nuit... !

21 heures. J'espérais encore qu'elle appelle, quelque chose...

Mais pourquoi je reste là, moi, avec ce que la vie me réserve encore de saloperies ?!...

Il ne s'est rien passé.

Un vague et chaste petit flirt en six rendez-vous : deux d'entrée en matière, trois de vif du sujet et un dernier pour me conclure.

Le tout en trois semaines pile - commence et se termine à la bibliothèque.

Il ne s'est rien passé mais ce rien était devenu toute ma vie...

Elle tient à peu de chose, ma vie, très peu en fait, juste la peur d'elle-même...

Il faut vraiment détester l'humanité pour pondre dans cette mare à merde...

Je n'arrive pas à imaginer pire qu'ici.

La mort, pourtant, doit bien me sembler pire puisque je reste ici.

Inverser la question.

Non plus chercher pourquoi je n'arrive pas à affronter la vie mais pourquoi je n'arrive pas à affronter la mort...